

Pas de tir

ESPACE Enfant de Pleigne et photoreporter dans le Jura bernois, Roland Keller est de quasi tous les lancements spatiaux. Comme celui, reporté, d'Artemis.

PAR DAN STEINER

Roland Keller, c'est un peu l'ovni du photoreportage spatial. Non pas qu'il croie forcément aux petits hommes verts. Quand on lui demande d'ailleurs ce qu'il pense de celles et ceux qui tiennent mordicus à faire croire à leurs semblables que la Terre est plate ou que l'homme n'a pas posé la botte sur la Lune, il leur répond qu'ils sont des démonstrateurs d'histoire ou des jaloux. «La critique est facile, l'art est difficile», estime-t-il tout en trouvant ces réflexions «débiles». Oui, ou alors il ne leur répond pas. C'est peut-être mieux.

Non, l'enfant de Pleigne, dont les clichés se retrouvent parfois dans Le JdJ, mais surtout dans «La Semaine», est parfois la seule personne accréditée par la NASA ou SpaceX d'Elon Musk ne possédant pas le passeport américain. Sûr que parmi les 40 lancements qui garnissent son tableau de chasse, tous n'ont pas concerné les fusées européennes Ariane, la navette Columbia ou d'autres célèbres vaisseaux états-uniens. «Il est tellement compliqué d'être accrédité que je suis souvent le seul Suisse à aller sur place.»

Roulette russe

C'était encore le cas ces jours, en Floride, pour la propulsion avortée dans le vide intersidéral d'Artemis 1, du programme éponyme lancé par Donald Trump et censé ramener une équipe sur sol lunaire d'ici à 2025. Le retour de Roland Keller sur sol suisse est prévu pour lundi. Or gênée par l'échec du refroidissement d'un moteur à rien de moins que -251 °C, l'Agence spatiale américaine a dû retarder plusieurs fois cette première mission, inhabitée. «Deux reports, ce n'est pas énorme», fait remarquer celui qui est, depuis 2008, rédacteur en chef de la «Revue technique suisse» de l'association professionnelle Swiss Engineering. «Ça ne me gêne pas trop.

Comme ça, je devrai revenir», se marre-t-il. S'il finance lui-même ses virées mais qu'il peut travailler sur place pour son magazine technique mensuel, il estime que l'important, «c'est d'être sur place et de vivre l'événement». Son budget? Environ 500 fr. par jour.

Reste que ce n'est pas le tout de pouvoir accéder au pas de tir de Cap Canaveral ou de Kourou, en Guyane, pour ce qui est des engins spatiaux européens. Il faut encore que les clichés programmés soient concluants. C'est que les journalistes et les photographes ne sont pas à leur poste de prise de vue durant la mise à feu. Pour Artemis 1 – dont le lancement est au mieux prévu pour le 23 septembre –, on parle de propulser en l'air un spatonef de 100 m de haut pesant son petit poids: 2600 t. Saturn 5, du programme Apollo 11 qui emmena Neil Armstrong, Edwin «Buzz» Aldrin et Michael Collins en direction de notre satellite naturel, en 1969, faisait, elle, 3000 t.

chercher les appareils. On a alors l'impression que tout est brûlé, mais non, ce ne sont que des gouttelettes d'eau acidulée, en gros.»

Et puis photographe de pas de tir, c'est un vrai métier, nous explique-t-il de Floride. La lumière doit évidemment être prise en compte, mais les réglages se font parfois de nuit pour un lancement le matin ou l'après-midi. Un boîtier est également là pour que l'appareil prenne les photos au bon moment... sonore. «Si c'est trop sensible, il se déclenche au passage d'un oiseau; si ce n'est pas assez, eh bien il n'y a pas de déclenchement.» Pour Artemis 1, et malgré le report, la trop grande sensibilité du réglage de Roland Keller lui a tout de même permis de belles prises de vues d'éclairs lézardant les alentours du vaisseau.

Aux obsèques d'Armstrong

S'il a commencé à s'intéresser à l'aventure spatiale, c'est en regardant Armstrong, dont il a assisté aux obsèques, fouler le sol lunaire, du haut de ses 13 ans. «J'étais absolument fasciné par la grandeur de l'événement. A l'époque, quelque 400 000 personnes ont travaillé, pendant 10 ans, sur le programme Apollo. Soit environ 20 000 entreprises», s'enthousiasme-t-il. «Avec Apollo, c'est toute l'humanité qui a embarqué. Artemis, c'est la renaissance, en plus moderne et plus lent, mais aussi avec 20x moins de budget. Dommage d'avoir attendu 50 ans.»

Tout cela reste bien impressionnant, mais ne devrait-on pas plutôt s'occuper du sort de la Terre? «Grâce aux projets spatiaux, on peut voir les dégâts terrestres», répond-il. Les trous d'ozone, la télédétection par satellite. «Plus on monte, plus on voit: des fissures dans des barrages, la pollution des océans ou la migration de la faune aquatique...» Question de point de vue.

<https://presstripamerica.com>



“Grâce aux projets spatiaux, on peut voir les dégâts terrestres.”

ROLAND KELLER
PHOTOREPOTER SPATIAL

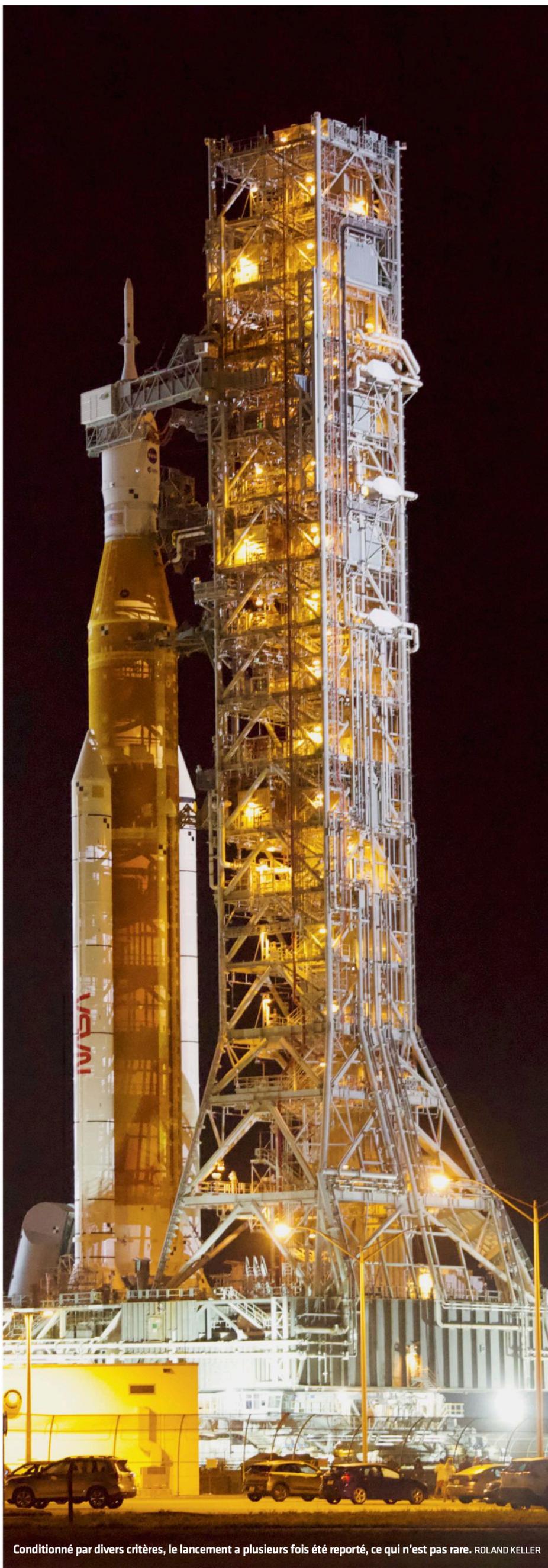
Pour en revenir aux pas de tir comme celui de Floride, le reporter jurassien explique qu'après avoir quitté la salle des médias, qui se trouve à environ 5 km, les personnes autorisées sont véhiculées dans la réserve naturelle d'où elles peuvent régler leur appareil de prise de vue. A une centaine de mètres des fusées. «On les pose environ un demi-jour avant, puis on repart au centre de presse, on attend le décollage et, 6h après celui-là, on y retourne pour aller

TROIS SOUVENIRS MARQUANTS SUR SES 40 LANCEMENTS

→ **Initiatique** 12 avril 1981. Roland Keller s'en rappelle comme si c'était hier. Son premier lancement est également une révolution dans le monde aérospatial. «Columbia: un avion-fusée qui partait à la verticale. Les Russes avaient essayé, mais ça n'a jamais fonctionné.» L'avion-fusée, explique notre interlocuteur, c'était comme un camion dans lequel on chargeait des satellites à envoyer dans l'espace. «Or ça coûtait beaucoup trop cher...»

→ **Dramatique** 28 janvier 1986. «Le plus marquant: la catastrophe de la navette Challenger. Nous étions deux Européens sur place. C'était dur à vivre, mais pas sur le moment. Nous n'avons réalisé qu'après.» Un peu plus d'une minute après le décollage, les joints d'un propulseur, affaiblis par la fraîcheur pourtant prévisible de la météo, cèdent et c'est l'explosion. Sept morts. «C'est malheureux, mais nous avons été très sollicités par les médias.»

→ **Helvétique** 19 décembre 1999. «Le lancement de notre astronaute, Claude Nicollier.» Le Vaudois, déjà membre de l'équipage qui avait sauvé Hubble, en 1993, effectuait alors sa première et seule mission composée de sorties extravéhiculaires, pour la maintenance dudit télescope. Roland Keller, qui le connaissait bien – «C'est un petit monde» – avait ensuite effectué un vol avec lui en Hunter Trainer (un avion de chasse), au-dessus des Alpes.



Conditionné par divers critères, le lancement a plusieurs fois été reporté, ce qui n'est pas rare. ROLAND KELLER